

Voir aussi :

Auto-organistaion
Conditions initiales
Complexité
Entropie
Émergence
Finalité
Programme
Régulation
Rétroaction
Stratégie
Système
Tensions dynamiques

DÉVELOPPEMENT DURABLE

D'après un texte de René Passet .

Depuis les années 1980, l'apparition des atteintes dites "globales" portées à la biosphère met en cause, non plus de simples dysfonctionnements de l'appareil économique, mais la logique même d'un développement qui menace désormais les mécanismes régulateurs de la Planète.

La question du "développement durable", qui émerge alors, concerne à la fois les sphères économique, humaine et naturelle.

Elle s'étend au très long terme de la solidarité entre générations. L'éthique frappe à la porte de l'économie. Celle-ci a-t-elle quelque chose à dire en la matière ?

L'économie, activité de transformation du monde finalisée par la satisfaction des besoins humains, circonscrit un ensemble d'activités de production, de répartition d'échange et de consommation qui, pour aussi fondamentales qu'elles soient, restent spécifiques et n'englobent pas la totalité des conduites et des préoccupations humaines.

Au-delà du champ où elle agit, s'étendent les vastes domaines de la gratuité, de l'affectivité, de l'esthétique, de l'art, des convictions morales, philosophiques, religieuses. Ces valeurs et aspirations par lesquelles les hommes tentent de donner sens à leur vie.

L'humain est immergé dans le vivant : l'homme, créature parmi les autres vit en interaction avec elles au sein d'un environnement qu'elles partagent.

Ainsi se dessinent trois sphères régies par une relation d'inclusion en fonction de laquelle ce qui se passe au sein de chacune d'elles concerne les autres sans que cela remette en cause leur spécificité.

Portée par la sociosphère et la biosphère, la sphère économique (nous l'appellerons éco sphère) qui leur appartient les porte aussi en elle. A ce titre la notion de développement

durable illustre avec précision la notion d'inter-rétro-action développée dans cet ouvrage.

Pourtant, jusqu'alors, l'écosphère a négligé ces interdépendances :

Pourquoi se serait-elle souciee d'un milieu naturel auquel elle n'infligeait que de légères atteintes, pour la plupart réversibles, dont les forces de la nature se chargeaient de réparer d'elles-mêmes les traces ?

Pourquoi se serait-elle embarrassée de longues réflexions sur ses finalités humaines, alors que le "plus" se confondait avec le "mieux" : plus de nourriture suscitait à coup sûr plus de bien-être, plus de biens, de bonheur.

Tournée vers elle-même et se pensant comme une activité unidimensionnelle et quantitative, l'économie se pensait en même temps comme finalisée peu ou prou par la réalisation du bonheur humain.

Aujourd'hui ces prédicats simplificateurs engendrent des risques majeurs et produisent quantité d'aberrations.

Le développement durable en effet ne constitue pas un problème comme les autres.

Il suppose que l'économie voit se modifier son mode de fonctionnement, ses mécanismes régulateurs et se déplacer les moteurs de son développement.

L'économie doit sortir de l'isolement :

L'écosphère se trouve donc condamnée à sortir de son isolement pour se penser dans sa relation avec les sphères dont elle contient les dimensions en même temps qu'elle est contenue par elles.

Elle ne saurait ignorer leurs régulations sans compromettre sa propre pérennité. L'économie se trouve ainsi "soudainement" surdéterminée par toutes les problématiques" auxquelles elle avait toujours pensé devoir échapper.

Mais elle est incapable de produire des régulations d'une telle complexité. Elle doit faire des gains de complexité dans des domaines appartenant aux deux autres sphères.

Elle doit s'attacher à prendre en compte une partie de leurs finalités, contraintes, modes de régulation, dans leur propre logique, en développant une transdisciplinarité qui fondent des "règlements de manœuvre beaucoup plus inter-rétro-actifs". Les régulations de la biosphère et de la sociosphère n'ont en effet rien à voir avec les lois de la production industrielle ou de l'échange marchand.

Ce serait à ces conditions que l'on pourrait, selon nous, parler de nouvelle économie...

La sphère humaine :

La logique de la sphère humaine est régie par des dynamiques où se forment les valeurs socioculturelles qui orientent l'ensemble des activités humaines. Ces dernières ne peuvent en effet se contenter des seules activités économiques comme valeurs suprêmes.

A moins d'affirmer que c'est ce que l'on veut et d'en tirer les conséquences.

C'est aussi par les médiations qu'elle produit, que se décident les grandes orientations politiques ainsi que l'usage que les hommes décident de faire des opportunités offertes par l'évolution des technologies mises à leur disposition.

La biosphère :

La logique de la biosphère est régie par des dynamiques où les grands cycles biogéochimiques véhiculent de la matière et de l'énergie. Cette situation condamne l'écosphère à redécouvrir la dimension matérielle et énergétique des flux qu'elle brasse.

En effet, du point de vue de l'environnement, ce sont les aspects physiques de l'activité économique qui importent directement : prélèvements massifs de ressources, accumulation et dispersion de déchets et de rejets polluants, transformation des écosystèmes, etc....

C'est le progrès technique qui a accru notre capacité de transformer les choses, il a également modifié le regard que nous portons sur elles et remis en cause les grilles de lecture par lesquelles nous interprétons leur fonctionnement.

A l'émergence d'une problématique, le développement durable, s'ajoute le nécessaire approfondissement de notre regard. Et c'est très exactement ce qu'exprime la notion de transdisciplinarité, terme dans lequel le préfixe "trans" signifie conjointement "à travers" et "au-delà".

Cette transdisciplinarité de la notion de développement durable se matérialisera :

- ...par l'analyse de l'inter-rétro-action de fait des sphères qui englobent l'économie,
- ...par un regard sur la destruction créatrice qui nous conduit à replacer l'homme au cœur des choses et nous invitent à porter notre regard "au delà" de ce qu'elles sont,
- ...par la synthèse enfin suscitée au plan éthique par l'interrogation sur les responsabilités qui incombent à l'homme en raison de ses nouveaux pouvoirs sur le monde et sur lui même.

Le développement durable à la croisée des chemins :

Notre époque se caractérise par la rencontre et le télescopage de deux phases de l'évolution économique. D'une part, l'apogée (donc le début du déclin) d'un développement à base énergétique et matérielle, symbolisé par le réacteur nucléaire et déterminé par la concentration, le gigantisme, l'organisation hyper hiérarchique, l'hyperproductivité, l'importance des bouleversements infligés au milieu, etc... Cette situation soulève la question de la reproduction même de ce système économique dans le temps.

D'autre part, l'émergence d'un autre développement symbolisé par l'ordinateur et déterminé par le déplacement des forces motrices de l'économie vers l'immatériel.

Cette évolution favorise l'émergence de formes de production et de structures en réseaux moins traumatisantes que les précédentes, pour les espaces et les milieux naturels ; mais elle véhicule aussi indirectement une logique de développement.

Le moins qu'on puisse dire est qu'elle ne situe ni les hommes, ni les espaces, au cœur de ses préoccupations.

Elle fait par ailleurs émerger la notion d'un hypermonde marchand où tout est régie par une recherche de fluidité et de maximisation des profits.

A l'hyper productivité de l'ancien modèle, elle ajoute l'hyperprofitabilité pour un nombre de plus en plus faible d'acteurs. Ces derniers déterminent les règles qui régissent leurs affaires.

Ils deviennent producteurs de leur propre modèle de régulation avec une part de contrôle de la puissance publique qui décroît en même temps que croissent leurs profits.

Les dynamiques de la biosphère et de la sociosphère passent ainsi à l'arrière-plan. Elles ne sont pas, de fait, intégrées au modèle.

L'apogée de l'énergétique :

Le thème du développement durable est lié à la capacité de transformation du monde que la "société de l'énergie" met à la disposition des hommes. Il émerge à partir des "années 80" avec l'apparition des pollutions dites "globales" (déchirure de la couche d'ozone, effet de serre,...). Ce concept marque l'apparition du risque de perturbation des grands mécanismes régulateurs de la planète.

De l'environnement, nous passons à la Biosphère, système complexe autorégulé et auto-reproducteur d'interactions, dans les régulations et la reproduction de laquelle la nature, donc l'espèce humaine, joue un rôle fondamental.

Dans ce contexte le "développement" qui a généré une croissance quantitative et une augmentation des biens produits, se traduit également par une complexification croissante et multidimensionnelle qui engendre des progrès importants, mais aussi du non sens et des risques majeurs.

Pour "devenir" durable", le développement devrait être capable de répondre aux besoins du présent sans compromettre la capacité des générations futures de répondre à leurs propres besoins. Le long et le très long terme de la solidarité intergénérationnelle font ainsi leur entrée dans la vie économique.

Là encore, la reproduction de la ressource humaine et de son milieu est posée au cœur de la problématique : Vie et Nature constituent un tout articulé et indissociable.

Avec l'émergence de l'immatériel et de l'ordinateur, les moteurs du développement se déplacent de l'énergie vers la manipulation des codes, symboles, messages, l'information, l'immatériel.

L'information est tout entière relation. L'importance de la relation dans les combinaisons productives devient prépondérante. Elle a permis la réalisation de gains de productivité spectaculaires, l'émergence de la société de l'information et du spectacle (devenue un des business les plus lucratifs) et la mise en place d'un pouvoir financier prépondérant.

L'émergence de l'immatériel :

L'émergence de l'immatériel, en un sens, c'est d'abord, grâce à la substitution de l'information à l'énergie, la mise en place de processus productifs plus efficaces, et donc

économiques en flux réels : ainsi de 1973 à 1983 le PIB américain s'est-il accru de 37 % à consommation énergétique constante, dans le même temps, la productivité énergétique française dans le domaine céréalier a augmenté de 20%. Des "gisements" importants d'économies réalisables dans le proche avenir sont ainsi mis en évidence dans plusieurs domaines : transports, habitats, technologies.

Mais, l'émergence de l'immatériel, c'est aussi un ensemble de transformations profondes de l'appareil productif, dont les conséquences ne sont pas nécessairement positives.

La double évolution des transports et des technologies de l'information fait de la planète un seul et même espace. En toutes saisons, les productions agricoles ou industrielles se trouvent sur l'ensemble des marchés. La moindre variation des cours de bourse à Tokyo, Londres, New-York est instantanément transmise à l'ensemble des places. Tout se passe comme si le temps et l'espace avaient été abolis pour laisser place à un vaste réseau immatériel d'interdépendances.

La finance accroît son emprise sur l'appareil productif.

La logique à laquelle obéit celui-ci n'est plus de produire, mettre en valeur un territoire ou assurer le mieux-être des hommes mais de rentabiliser un patrimoine financier.

Pour conserver -et a fortiori accroître - leurs parts de marché, les entreprises doivent réaliser des gains incessants de productivité : de l'ordre de 8 à 12% par an, selon des responsables d'industries exposées. Ce qui a un double effet :

Surexploitation de milieux naturels avec épuisement des ressources et pollutions de l'environnement, apparition de comportements aberrants aboutissant, avec l'exemple de la "vache folle" à ce qu'un productivisme effréné n'ayant d'autre finalité que lui-même, débouche sur l'abattage d'un troupeau national, bel exemple de productivité.

Sans parler des dangers pour la santé humaine. Mais en fait ne serait-ce point la "maladie de l'homme" qui se transmettrait à la vache ?

Cercle vicieux surplus / investissements de productivité s'amplifiant mutuellement au détriment de l'emploi et au prix de l'exclusion des hommes, du déchirement du tissu social. Le malheur humain est désormais quasiment présenté comme le moyen d'assurer le bon fonctionnement d'un appareil productif dont on se demande alors quel pourrait être le sens...

Les implications de la destruction créatrice :

A l'image de la répétition, puis à celle de la dégradation, succède celle d'une constante re-création locale dont la dégradation entropique constitue le prix.

Sans doute le soleil s'éteint-il un peu chaque jour, mais son rayonnement qui véhicule cette dégradation, permet l'apparition et la complexification de la vie sur notre planète.

Schumpeter, authentique visionnaire, l'avait compris avant l'heure : le développement économique est un aussi un processus de destruction créatrice. Ce n'est pas de l'accumulation des diligences qu'est sortie la révolution des transports, mais de l'apparition du chemin de fer, accompagnée de la disparition des modes anciens de déplacement.

Le développement durable s'inscrit donc dans ce mouvement de complexification

croissante par lequel s'est formé l'Univers où, sur une planète au moins, s'est déployé la vie. Et ont émergé la pensée et la conscience auxquelles est lancé ce nouveau défi : détruire irrémédiablement de l'ordre, de l'organisation et de l'énergie, certes, mais de façon pertinente mesurée et utile.

Il est probablement faux d'affirmer que l'action humaine ne peut qu'accélérer la dégradation de la planète, tout comme il serait faux de prétendre, à l'opposé - avec certains partisans de "l'hypothèse Gaïa" que la biosphère finira toujours, quoique nous fassions, par s'auto-réguler. S'auto-réguler peut-être, mais les ajustements qui en résulteront se situeront-ils ou non dans les limites extrêmement fines permettant l'épanouissement de la vie ?

La mise en œuvre d'un développement durable suppose une recherche positive et créative d'autres modes de régulation et de relations. C'est évidemment à l'homme qu'échoit la responsabilité de les inventer. Et à l'ensemble des organismes représentatifs et des citoyens du monde, reliés qu'ils sont par les risques de nuisance sans frontière qui les menace et par les moyens de communication et donc les liens d'interdépendance dont ils se sont dotés.

La régulation fondée sur une éthique de la responsabilité ?

La question de l'éthique fait donc son apparition en économie. L'écosphère ne peut désormais éluder la question de sa responsabilité face aux générations futures.

Jusqu'à récemment, une ligne de conduite simple s'imposait aux hommes. Les conséquences directes de leurs actions ne dépassaient guère, dans le temps comme dans l'espace, le cadre clairement circonscrit de leurs relations immédiates.

Elles ne mettaient en cause ni le bon fonctionnement de la biosphère, ni le sort des générations futures. L'attitude à recommander s'exprimait alors dans l'impératif catégorique de Kant : "Agis de telle sorte que tu puisses également vouloir que ta maxime devienne une loi universelle".

Le caractère inéluctable de ce principe reposait sur la parfaite symétrie des droits et des devoirs qui en découlaient selon Kant : "Si l'Autre est bien l'Autre pour moi, je suis également l'Autre pour lui, les droits que je revendique à son encontre sont donc également les droits qu'il possède à mon égard, c'est-à-dire mes devoirs envers lui ; mon droit fonde son droit, son devoir fonde mon devoir, et réciproquement".

Aujourd'hui, les conséquences de nos actes s'étendent à la planète entière et au sort des générations futures. La symétrie est brisée.

Le respect de la vie :

La vie, la mort, la nature humaine deviennent manipulables.

Devant les atteintes portées à la biosphère, les hommes peuvent être individuellement innocents et collectivement responsables, tous coupables et victimes en même temps.

C'est pourquoi le philosophe allemand Hans Jonas propose un "Principe de Responsabilité" ainsi formulé: "Agis de façon que les effets de ton action soient

compatibles avec la permanence d'une vie authentiquement humaine sur terre".

Pour fonder ce principe, il tente de montrer que le respect de la vie découle de l'existence même de celle-ci. La vie commence avec le métabolisme, cet ensemble de réactions chimiques par lesquelles l'organisme le plus élémentaire et le moins conscient se dissocie du milieu ambiant pour affirmer son existence, en l'opposant aux mécanismes qui tendraient à le dissoudre : "un soi s'annonce face au monde" dit Paul Ricoeur.

Avec l'animal, apparaissent la crainte de disparaître, la quête de nourriture et la lutte pour la vie, un nouveau pas est franchi, "le soi s'intériorise", l'homme enfin producteur d'images et de symboles, donne des noms aux choses et les met en relation ; conscient d'être, il se pose la question de l'être.

La réponse à cette question est inévitablement auto-référentielle parce que la question même de la valeur n'a de sens que par rapport à l'être. Le prix des choses ne se révélant qu'à travers la menace de leur disparition, "l'heuristique de la peur" apparaît comme le révélateur indispensable de la valeur même de la vie, la prise de conscience devient alors affirmation, "un soi s'affirme" écrit encore Paul Ricoeur.

Du métabolisme à l'animal et à l'homme, l'affirmation et le processus ne se séparent pas l'un de l'autre. Nous ajouterons que le phénomène d'auto-transcendance - dépassement - qui mène l'évolution du Big-Bang à l'amibe et au cerveau humain vers toujours plus de complexité, est indissociable de la définition même de la vie.

Celle-ci est à la fois auto-organisation, autorégulation, auto-régénération et auto-transcendance. Cela implique une authentique présence de l'avenir dans le présent et du présent dans le présent : on sait déjà fort bien bafouer les besoins des générations actuelles.

Un point cependant semble résister : le contenu de l'existence "authentiquement humaine" que l'on entend assurer aux générations futures ne saurait être objectivement établi.

Nous ignorons tout, en effet, de ce que seront les sources de satisfaction de ces dernières. Mais l'essentiel n'est pas là. Il se situe dans l'apparition de l'éthique dans le champ du questionnement économique.

Responsables de la condition des générations à venir, nous ne pouvons plus ignorer cette interpellation.

Keynes avait l'habitude de dire que "tout économiste devrait être un tant soit peu mathématicien, historien, homme d'État et philosophe..."

Développement durable et activités humaines :

Cette incursion dans les inter-rétro-actions du vivant et de l'économie posent bien sûr le problème du présent. Un présent où les progrès technologiques ne semblent plus garantir le bonheur des hommes, ou à défaut une équité devant leur capacité à satisfaire leurs besoins fondamentaux : les progrès technologiques ne peuvent apparemment pas grand chose contre la violence de l'histoire.

Or ce présent délimite un espace de temps à protéger, avec ses populations, ses cultures, sa faune et son incroyable diversité sociale et culturelle : le présent pose le

problème de l'urgence. Ce problème court terme est à traiter en même temps que le long terme, l'humanité ayant déjà délibérément emprunté le monde à ses futurs enfants.

Le développement durable se conjugue donc au présent et au futur

Comment lutter contre ces formes de développement qui génèrent tout aussi bien le malheur et la discrimination, ici et ailleurs ?

Comment protéger les territoires et les populations qu'ils hébergent, leurs cultures, leur part d'absolu et d'espérance ?

Comment donner à tous une chance de destin ?

Comment résoudre les problèmes de l'eau et de l'air ?

La réponse à ces questions constitue sans doute une partie des conditions initiales propices au bon fonctionnement du tout auquel nous appartenons, cette nature locale de 12 000 km de diamètre, perdue en ciel à la périphérie d'une galaxie spirale qui tourne sur elle-même en 250 millions d'années.

Bien avant le prochain tour de ce grand manège, aurons-nous inventé les conditions rendant notre présence possible ?

Aurons-nous eu le temps de fabriquer un bonheur durable, un progrès civilisationnel durable et continu ?

ANNEXES :

"Aujourd'hui, demain le développement durable", page 118